

JOHANNES CORNELUS NOBELS

De la Quête à la Soumission

38 Ans de Dévotion et de Foi

Copyright © 2026 by Johannes Cornelus Nobels

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored, or transmitted in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, scanning, or otherwise without written permission from the publisher. It is illegal to copy this book, post it to a website, or distribute it by any other means without permission.

First edition

This book was professionally typeset on Reedsy.

Find out more at reedsy.com

Table des matières

1	Mot de l'auteur	1
2	Jeunesse et Identité	7
3	Premières questions sur la foi	14
4	Ma Rencontre avec l'Islam	21
5	Le Combat Intérieur	26
6	Le Moment de la Shahada (1988)	33
7	Famille et Réactions	38
8	L'Islam aux Pays-Bas années 80	45
9	Quête du savoir	52
10	Da'wa et Responsabilité	57
11	Épreuves de la vie	62
12	Construire une communauté	69
13	Réflexions sur le Tawhid	76
14	Le rôle d'un cheikh en Europe	83
15	Ce qui reste après nous	89
16	Le Silence après la Perte	95
17	Entre Deux Mondes	100
18	La Patience comme Force	106
19	Transmission et Héritage Spirituel	112
20	Espérance et Réconciliation	118
21	Une Vie dans la Soumission	123

Un

Mot de l'auteur



Entre Naissance et Témoignage

Au nom d'Allah, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux.

Chaque être humain vient au monde dans un contexte qui le précède. Avant même que la conscience ne s'éveille, nous sommes déjà entourés de récits, de **valeurs**, de silences et de présupposés. Nous naissons dans une époque donnée, au sein d'une famille donnée, dans une société qui a déjà décidé de ce qu'elle considère comme vrai, faux, utile ou dépassé.

Aucun de ces paramètres n'est choisi. Et pourtant, à l'intérieur de ce cadre imposé, se déploie un voyage profondément personnel : le passage d'une existence subie à une existence assumée. C'est ce chemin — discret, intérieur, mais décisif — qui mène de la simple naissance au témoignage conscient.

Le berceau de la modernité

Je suis né en 1965 aux Pays-Bas, dans un pays qui se présentait alors comme un laboratoire avancé de la modernité européenne. La société

néerlandaise valorisait le progrès, la rationalité, l'autonomie individuelle et la liberté de pensée. Les institutions religieuses, autrefois centrales, perdaient progressivement leur autorité symbolique.

La foi devenait une affaire privée, parfois perçue comme un vestige du passé, parfois comme une contrainte inutile. Pour beaucoup, cette évolution représentait une émancipation. Pour d'autres, elle laissait derrière elle un vide difficile à nommer.

Grandir dans un environnement largement sécularisé offre une liberté paradoxale. On encourage l'individu à penser par lui-même, à choisir son propre chemin, à se définir sans référence transcendante. Mais cette liberté s'accompagne rarement d'une boussole.

On nous apprend que nous sommes responsables de notre destinée, sans toujours nous fournir les repères nécessaires pour discerner le sens de cette responsabilité. Très tôt, des questions émergent — non pas comme des constructions intellectuelles complexes, mais comme des intuitions simples et persistantes : pourquoi existons-nous ? Que signifie vivre justement ? Que reste-t-il lorsque tout ce qui est matériel disparaît ?

Ces interrogations ne proviennent pas d'une éducation religieuse particulière. Elles sont inscrites dans la nature humaine elle-même, dans ce que l'*Islam* nomme la *Fitra* — cette disposition originelle qui incline le cœur vers la vérité.

Même lorsque la religion se fait discrète dans l'espace public, ces questions continuent de se manifester, parfois avec plus d'intensité encore, précisément parce que le silence environnant les rend plus audibles.

La quête de l'absolu dans un monde relatif

Les Pays-Bas des années soixante-dix et quatre-vingt étaient marqués par une remise en question généralisée des certitudes héritées. Les traditions cédaient

la place à l'expérimentation. Le relativisme devenait une vertu intellectuelle. Tout pouvait être discuté, déconstruit, redéfini.

Mais à mesure que les repères collectifs se dissolvaient, une tension intérieure apparaissait : si tout est relatif, sur quoi fonder une vie ? Si la vérité dépend uniquement du contexte ou du consensus, comment distinguer ce qui mérite d'être poursuivi de ce qui doit être abandonné ?

À l'adolescence puis au début de l'âge adulte, je ressentais de plus en plus clairement cette tension. Le monde offrait une multitude de possibilités, mais peu de réponses durables. La réussite se mesurait en termes de performance, de reconnaissance sociale ou d'accumulation matérielle.

Pourtant, malgré le confort relatif et les *opportunités* offertes, une insatisfaction persistante demeurait. Quelque chose manquait — non pas extérieurement, mais intérieurement. Une forme de *cohérence*, une direction, une finalité.

La liberté, lorsqu'elle n'est pas accompagnée de sens, peut devenir un fardeau. Le choix, lorsqu'il n'est pas enraciné dans des principes stables, engendre l'angoisse plutôt que l'épanouissement. Peu à peu, l'intuition s'imposait qu'une vérité authentique ne pouvait être purement subjective. Qu'il devait exister une réalité plus vaste, indépendante des modes, des époques et des préférences individuelles.

Une rencontre sans fracas

Ma rencontre avec l'*Islam* ne fut ni soudaine ni spectaculaire. Elle ne résulta pas d'un rejet violent de mon environnement, ni d'une fascination exotique. Elle prit la forme d'une curiosité sincère, nourrie par des rencontres, des lectures et des réflexions patientes.

Derrière les images médiatiques souvent réductrices, je voulais comprendre

ce que croyaient réellement les musulmans. Ce que disait le *Coran*. Ce que signifiait, au fond, cette notion de soumission qui semblait, à première vue, incompatible avec l'idéal moderne d'autonomie.

Ce qui me frappa immédiatement fut la clarté du message central de l'*Islam* : le *Tawhid*, l'affirmation de l'unicité absolue d'*Allah*. Un seul *Créateur*, sans associé, sans intermédiaire, sans incarnation. Une réalité ultime, transcendante et proche à la fois.

Cette simplicité n'avait rien de simpliste. Elle offrait au contraire une *cohérence* intellectuelle et spirituelle remarquable. Là où d'autres systèmes accumulaient les paradoxes théologiques, l'*Islam* proposait une **vision** limpide : tout émane d'une seule source, et tout y retourne.

La lecture du *Coran* fut une expérience profondément personnelle. Ce n'était pas un texte que l'on analyse à distance, mais une parole qui interpelle. Les versets abordaient des thèmes universels : la responsabilité humaine, la nature éphémère de ce monde, la *justice*, la *miséricorde*, l'intention derrière les actes.

L'idée que la vie est une *Amana*, un dépôt confié à l'être humain, transforma radicalement ma perception de l'existence. **Les épreuves** n'étaient plus des absurdités, mais des occasions de croissance. Les bénédictions n'étaient plus des acquis, mais des **responsabilités**.

1988 : le passage conscient

En 1988, après des années de réflexion intérieure, j'ai prononcé la *Shahada*. Ce témoignage — qu'il n'y a de divinité qu'*Allah* et que Mohammed est Son messenger — ne fut pas un geste impulsif. Il représentait l'aboutissement logique d'un cheminement intellectuel et spirituel.

En ces quelques paroles, quelque chose de fondamental se réorganisa. Il ne s'agissait pas seulement d'adopter une nouvelle identité religieuse, mais

d'accepter une nouvelle manière d'être au monde.

Devenir musulman dans une société majoritairement non musulmane impliquait de naviguer entre différents univers culturels. Il fallait apprendre — apprendre à prier, apprendre un nouveau vocabulaire, apprendre une éthique qui ne se limitait pas à des principes abstraits mais se traduisait en comportements concrets.

L'*Islam* se révélait comme une pratique vivante, intégrée au quotidien, où chaque acte peut devenir un acte d'adoration lorsqu'il est animé par une intention sincère.

Ce processus exigeait *humilité* et *patience*. La foi ne s'installe pas instantanément dans la perfection. Elle se construit, se renforce, se rectifie. J'ai compris que la connaissance n'est pas une accumulation d'informations, mais une transformation progressive du cœur et du caractère.

L'Akhlāq — l'éthique — devenait le véritable critère de la foi vécue.

Entre deux mondes, une seule direction

Être musulman en Europe signifiait aussi assumer une position parfois inconfortable. Il fallait répondre aux incompréhensions, corriger les amalgames, et parfois accepter d'être perçu comme différent.

Mais cette différence, loin d'être un obstacle, devint une source de clarté. Elle obligeait à définir consciemment ses priorités, à aligner ses actes sur ses convictions, à ne pas se laisser emporter par les courants dominants sans réflexion.

Avec le **temps**, j'ai compris que la soumission en *Islam* n'est pas une abdication de la raison ou de la liberté. Elle est, au contraire, un acte de lucidité. Reconnaître ses limites, accepter une guidance qui dépasse l'individu, c'est se

libérer de l'illusion de l'autosuffisance.

La véritable liberté réside dans l'alignement avec la vérité, non dans la multiplication indéfinie des choix.

De la naissance au témoignage

Ce chapitre n'est pas le récit d'une rupture brutale, mais celui d'une continuité révélée. La foi n'a pas effacé le passé ; elle lui a donné un sens. Les questions de l'enfance, longtemps restées sans réponse claire, trouvaient enfin leur place dans une **vision** globale de l'existence.

La naissance marque l'entrée dans ce monde. Le témoignage marque l'éveil de la conscience. Entre les deux s'étend une vie de recherche, d'erreurs, d'apprentissages et de retours.

Ce livre n'a pas pour vocation de convaincre par la contrainte, ni de présenter un parcours idéalisé. Il se veut un témoignage honnête d'un cheminement humain — avec ses doutes, ses lenteurs et ses éclaircies.

Car au-delà des contextes culturels et des époques, la question demeure universelle : comment vivre de manière juste, consciente et responsable ?

Entre la naissance et le témoignage, il y a une rencontre. Une reconnaissance. Et, pour ceux qui acceptent de l'entendre, un appel silencieux à revenir à l'essentiel.

Deux

Jeunesse et Identité



La jeunesse est rarement aussi simple qu'elle ne paraît lorsque nous la contemplons avec le recul des années. Les souvenirs reviennent souvent sous forme d'images adoucies : une rue familière, une cour d'école animée, une voix qui appelle à l'heure du dîner. Pourtant, lorsque l'on s'attarde véritablement sur ces premières années, on découvre qu'elles ne se résument pas à une succession d'événements anodins.

La jeunesse constitue le socle invisible sur lequel se construit l'identité — lentement, couche après couche, souvent sans que nous en ayons conscience, parfois dans le silence le plus discret.

Grandir aux Pays-Bas durant les années soixante et soixante-dix signifiait évoluer dans une société en pleine transformation. Le pays connaissait une prospérité croissante, une ouverture culturelle élargie et une affirmation progressive de la liberté individuelle. Les autorités traditionnelles étaient questionnées, les structures établies étaient réévaluées, et les certitudes héritées perdaient peu à peu leur caractère indiscutable.

Ce qui avait été considéré comme immuable devenait objet de débat. Pour un

enfant, cela ne se traduisait pas immédiatement par des conflits idéologiques explicites, mais cela créait un climat où les repères semblaient moins stables que pour les générations précédentes.

L'identité ne naît jamais dans l'isolement. Elle se façonne au contact de la famille, de l'école, des amis, des médias et de l'atmosphère culturelle ambiante.

Durant mon enfance, la religion demeurait présente dans le paysage social, mais elle ne constituait plus le centre structurant de la vie collective. La foi devenait progressivement une affaire personnelle, parfois reléguée à la sphère privée. Pour certains, cette évolution représentait un soulagement. Pour d'autres, elle ouvrait un espace d'incertitude.

En tant qu'enfant, je ne pouvais pas encore analyser ces mutations, mais je percevais intuitivement que le monde autour de moi changeait.

Un enfant pose des questions sans toujours comprendre leur portée. Pourquoi les êtres humains sont-ils différents? Pourquoi existe-t-il la souffrance? Pourquoi la mort semble-t-elle inévitable? Que signifie être juste ou honnête?

Ces interrogations ne prennent pas nécessairement la forme de longues discussions philosophiques, mais elles habitent le cœur. Même dans un environnement où le progrès matériel occupait une place centrale, ces questions fondamentales persistaient. Elles ne s'effaçaient pas devant le confort ou les avancées technologiques. Elles attendaient simplement des réponses capables de leur rendre *justice*.

Mon enfance fut marquée par l'observation. J'essayais de comprendre le fonctionnement du monde qui m'entourait. Je remarquais comment la réussite était évaluée à travers la performance, la reconnaissance et la stabilité matérielle. Je constatais que la liberté était présentée comme une valeur suprême.

Pourtant, je percevais également qu'une liberté dépourvue d'orientation pouvait engendrer une forme de confusion. Lorsque toutes les possibilités semblent ouvertes, il devient difficile de discerner celles qui méritent réellement d'être poursuivies.

L'école joua un rôle essentiel dans le développement de ma réflexion. *L'enseignement* encourageait l'esprit critique, l'autonomie intellectuelle et la capacité d'argumentation. Ces qualités constituaient des atouts précieux.

Cependant, malgré cette stimulation intellectuelle, une question demeurait en suspens : quel est le sens ultime de l'existence ? Les cours abordaient l'histoire, les sciences et les structures sociales, mais rarement la finalité profonde de la vie humaine. L'intellect était nourri, mais le cœur devait trouver son propre chemin.

Les amitiés de jeunesse agissent comme des miroirs. Elles révèlent nos aspirations et nos hésitations. Dans les conversations avec mes camarades, je constatais que beaucoup partageaient des interrogations similaires, même si elles n'étaient pas toujours exprimées ouvertement.

Certains cherchaient leur identité dans des idéologies émergentes. D'autres la poursuivaient à travers l'ambition ou la reconnaissance sociale. Chacun semblait, à sa manière, désirer une forme de stabilité intérieure.

Dans une société sécularisée, la construction de l'identité peut devenir un exercice exigeant. Lorsque le cadre religieux ne structure plus naturellement la vie collective, l'individu est invité à se définir lui-même. Cette autonomie est stimulante, mais elle implique également une responsabilité considérable.

Qui suis-je réellement ? Quelles sont mes **valeurs** fondamentales ? Quelles limites ne suis-je pas prêt à franchir ? Ces questions deviennent pressantes lorsque l'on comprend que personne ne fournira de réponses définitives à notre place.